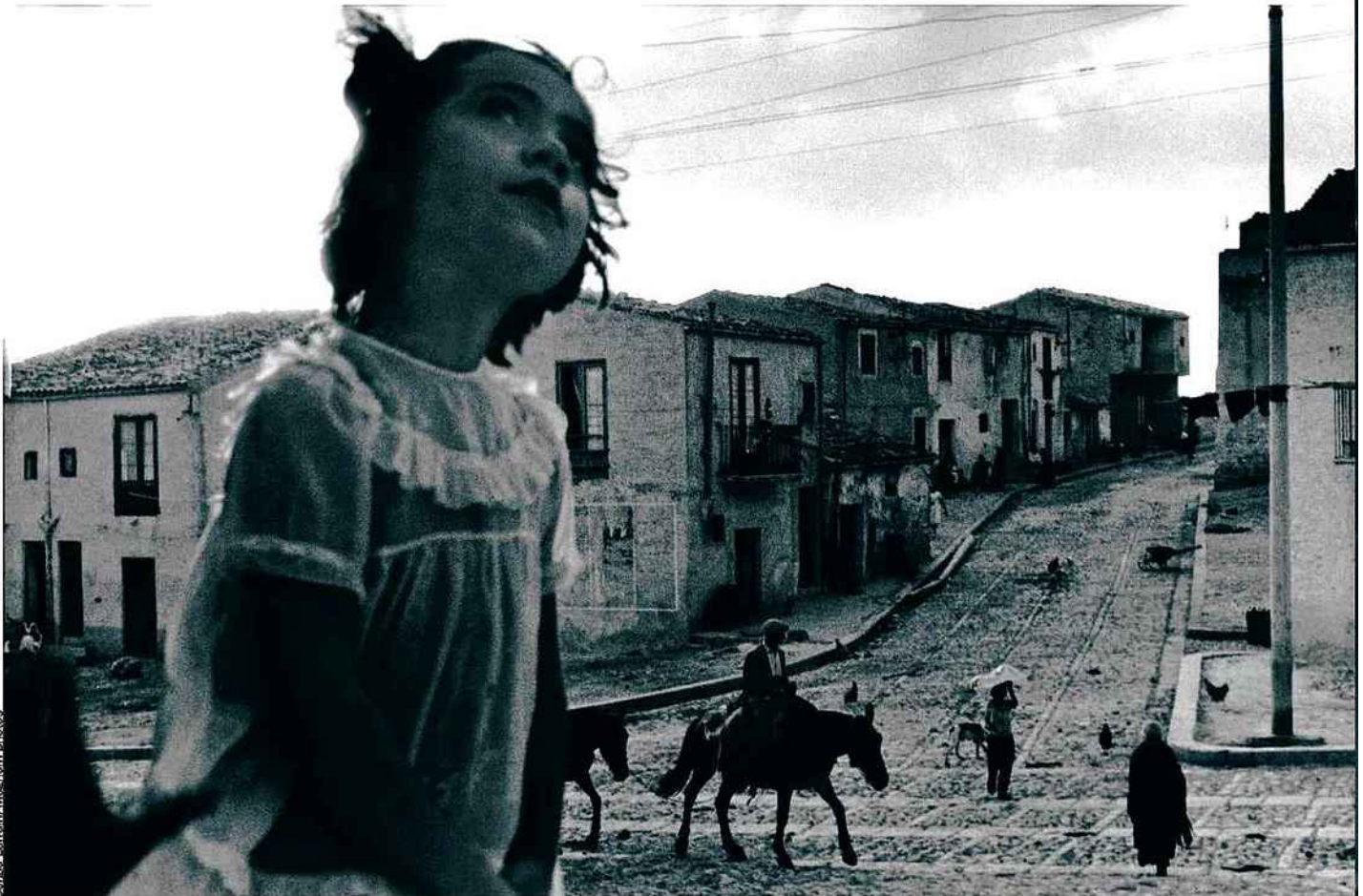


Le noir et blanc prend sa revanche

ARLES



Sergio Larrain/Miscamun photos

Rue principale de Corleone. Sicile, 1959, de Sergio Larrain.

Ces 44^{es} Rencontres jouent le paradoxe en privilégiant le noir et blanc tout en s'ouvrant à l'art contemporain. Confirmations épatantes, redécouvertes, peu de jeunes talents, mais un supermillésime !

Arles (Bouches-du-Rhône),
envoyée spéciale.

Pourquoi le noir et blanc garde-t-il cette aura, en 2013 ? En quoi, loin d'être un choix nostalgique, s'inscrit-il dans la modernité ? Ce sont des réponses plastiques, privilégiant la construction des formes, qu'apportent, cette année, les Rencontres de la photographie d'Arles, en braquant leurs projecteurs sur un noir et blanc qui se révèle très à l'aise avec le grand format, l'art contemporain, l'installation et, en même temps, avec de précieux petits contacts minimalistes.

Il n'est pourtant pas loin le début des années 1990 où la couleur, supportée par le marché et la mode des formats tableau, installe sa suprématie, pactise avec l'essor du numérique, donnant l'impression que l'artisanat de la chambre noire, la magie du révélateur, qui ont dominé tout le XX^e siècle, sont en train d'expirer.

C'est qu'à l'époque on croyait que noir et blanc et couleurs s'opposaient. On pensait, paradoxalement, que la photo incarnait la vérité, mais, que déclinée en monochrome, elle devenait de la fiction puisque le monde, le vrai, est en couleurs. On avait tort de les opposer. Comme la couleur, le noir et blanc n'est-il pas associé au réalisme, à la fiction, au grand format

et même à l'abstraction ?

Les souvenirs enchantés de Sujimoto

Le Japonais de New York Hiroshi Sujimoto, artiste star de la scène contemporaine, qui, justement, sculpte une matière quasiment virtuelle, n'affirme-t-il pas que « le noir et blanc est plus abstrait, plus pur », évoquant « un joyau » ? Venu à la photographie par nécessité, parce que c'est le seul médium qui permet de retenir le temps, il utilise sa chambre comme une machine à remonter le souvenir pour retrouver les expériences sensorielles éprouvées alors qu'enfant on l'emmenait dans des paysages de bord de mer. Afin de renouer avec ces « temps enchantés », il entreprend, voilà trente-trois ans, une série pour laquelle il se rend en des lieux côtiers, dont la tranquillité et la noirceur nocturne ne sont ni altérées par le passage des cargos, pétroliers et yachts, ni contrôlées par l'homme. Il pense retrouver là, imprimée dans sa mémoire, « la trace des souvenirs de notre première civilisation ». – « Qu'a vu le premier homme ? – De l'eau, de l'air, du pur », répond-il. « C'est la seule vision que je peux partager avec mes aïeux », estime le photographe, dont le travail s'intéresse à l'art, la poésie, la nature, la science et la spiritualité.

Cette série se nomme « Révolution » parce que, pour la première fois, son auteur en bouleverse le point de vue. Ses images, montrant la présence lumineuse de la Lune tournant autour de la Terre dans une infinie palette de noirs et de gris, ont été prises horizontalement, mais montrées verticalement. « C'est comme si j'avais pris ces images depuis l'espace où, tel un spationaute, et comme dans mes rêves enfantins, je me voyais flotter dans l'univers. » Les temps d'exposition varient de cinq minutes à vingt-quatre heures. Il faut anticiper, deviner comment les astres seront cadrés. Il n'y a pas de deuxième chance. Dix ans ont été nécessaires pour mettre au point ce négatif, le plus lisse possible, sans trace chimique, à l'op-

posé des clichés de Mars pourtant fort précis, réalisés par la sonde d'observation de la Nasa et exposés à Arles par l'éditeur Xavier Barral. Curieuse impression, comme si on n'était pas en terre inconnue et que la surface de la Planète rouge n'était pas si dépaysante pour de simples Terriens...

Afredo Jaar, une conscience debout

Avec Alfredo Jaar, artiste chilien complet exilé à New York après le coup d'État de Pinochet, on n'est plus dans la vision contemplative, mais dans la force d'une pensée intellectuelle engagée, ferme, humaniste. L'artiste arrive de Venise où il représente son pays à la Biennale. Car le plus extraordinaire chez cette conscience, c'est que sa critique de la production médiatique d'images – que montre-t-on ? Qui fabrique et publie quoi ? Pourquoi ? À qui appartiennent les images ? Que voit-on ? Qu'en retient-on ? – trouve une forme, une esthétique convaincantes, accessibles.

L'imposante église dominicaine des Frères prêcheurs, si habitée qu'il est difficile d'y exposer, se met au service de son efficacité, au lieu d'écraser le propos. Et toute l'exposition, regroupant la majorité des œuvres-titres de cet auteur trop peu connu en France, apparaît comme un immense acte de résistance.

En entrant, on est happés par les visages parlants de jeunes hommes qui, tenus en joue par les fusils de Pinochet, ont le regard tragique de ceux qui savent qu'on les mène à la mort. Sur une cimaise voisine, Henry Kissinger, le Milosevitch de Manhattan, est ciblé, en flagrant délit d'implication active des États-Unis dans le putsch, serrant la main de Pinochet.

Plus loin, figure l'ensemble des déclinaisons artistiques, du film à l'installation, critiquant, de 1994 à 2000, la représentation du génocide rwandais par la presse. Des caissons lumineux étiquetés contiennent les images, soustraites au regard, du million de Tutsis tués à la machette. Des centaines de milliers de diapositives donnent à voir le regard halluciné

UNE MISSION EN AFRIQUE DU SUD

Initiative conjointe des années culturelles croisées France-Afrique du Sud, « Transition, paysage social » montre les œuvres résultant d'une mission photographique collective menée par douze photographes français et sud-africains : Santu Mofokeng, Pieter Hugo, Jo Ractliffe, Cedric Nunn, Zanele Miholi, Thabiso Sekgala, Thibaut Cuisset, Raphaël Dallaporta, Alain Willaume, Patrick Tournebœuf et Harry Gruyaert. Il s'agit de s'intéresser au territoire de l'Afrique du Sud et au rôle de la photographie dans la représentation et la réinterprétation complexes de ce pays, cent ans après le Land Act, instaurant l'apartheid en 1913.

À noter, l'attachante série de Pieter Hugo, exposée par ailleurs. Grâce à un processus numérique qui convertit la couleur en noir et blanc, le pigment de la peau ressort et on apparaît tous comme des personnes de couleur...

et silencieux de Nduwayezu, qui a gardé, sur ses rétines, l'empreinte du massacre de son époux et de ses deux enfants, dans l'église de Ntarama. Les cadavres sont évacués au profit d'informations, d'explicitations des enjeux, de recontextualisations qui, ayant trouvé des solutions formelles, permettent au spectateur de comprendre les vraies causes d'un conflit tout en découvrant ce qu'est « une esthétique de l'engagement ».

D'autres pièces, retournant le dispositif médiatique dominant, s'intéressent au rapport de la presse US au continent africain ainsi qu'à la mise en scène de l'image montrant l'équipe Obama assistant, en direct, de la Maison-Blanche, à la capture de Ben Laden. Une honte pour le journalisme !

Enfin, au cœur de l'église, un cube en inox reçoit les visiteurs toutes les huit minutes, le temps d'entendre l'histoire d'un photographe suicidé, de son prix Pulitzer, d'une fillette biafraise affamée guettée par un vautour. Vous n'aurez pas le temps d'être voyeur. Un éblouissement vous aveuglera, mettant en route, s'il ne l'était déjà, votre imaginaire, vos questionnements, votre sens critique...

Sergio Larrain, l'émotion

C'est le moment de succomber à une émotion véritable, provoquée par la poésie visuelle d'un travail hyper sincère d'à peine dix ans (1953-1967), intensifié par la frustration d'avoir attendu ces images quarante ans et par l'énigme qui nimbait l'âme mélancolique, incorruptible, retirée du monde de son auteur. Ce personnage culte est aussi chilien. Il se nomme Sergio Larrain. Membre de l'agence Magnum, il refusait l'idée d'une exposition de son vivant à cause de la médiatisation qui, en résultant, aurait risqué d'affecter un isolement chèrement gagné. Il n'a autorisé la commissaire de l'exposition, Agnès Sire, au terme d'une correspondance de trente ans, à montrer son œuvre qu'avant de mourir, l'année dernière, à quatre-vingts ans. Il communiquait avec le cosmos, il envoyait des haïkus photographiques pliés en huit, il rêvait d'un

autre monde, il voulait protéger la planète.

Avec les enfants des rues, à Santiago, Valparaiso, chez les Indiens de Bolivie, à Londres, à Paris, au plus près des maffieux siciliens, on entre dans un vertige visuel fait de contre-plongées, de tensions des angles, de perspectives inédites, de cadrages osés. Larrain est toujours dans la prise de risque photographique, mais pour mieux saisir le frisson de la vie, de la chair, pour révéler le scandale du monde souterrain des exclus, la quintessence du banal.

On est dehors, au ras d'un pavé souvent mouillé, dans la courbe, en vue surplombante, de plain-pied avec des naufragés de la vie. Le très romantique Bar des 7 miroirs de Valparaiso est à Larrain ce que le café Leimitz est à Petersen, ce que Mala Noche est à d'Agata. Comme chez Lisette Model ou Léon Levinstein, les corps surgissent du cadre avec une intensité qui fait advenir la photo, mais la dépasse, en recréant l'effet de vie si recherché au cinéma. Compagnon de vagabondage du poète Pablo Neruda, Larrain parle lui-même de « réalisme magique » pour décrire les visions souvent verticales et constructivistes qui viennent à lui lorsqu'il est capable de se mettre dans un état de réceptivité totale. Il dit : « Une bonne photographie naît d'un état de grâce, et la grâce vient quand on est libéré des conventions. » C'est sûr, l'exposition de Sergio Larrain et l'exceptionnelle monographie qui l'accompagne (sublime mise en page, impression parfaite aux éditions Xavier [Barral]) font l'événement à Arles, cette année.

Les autres pépites

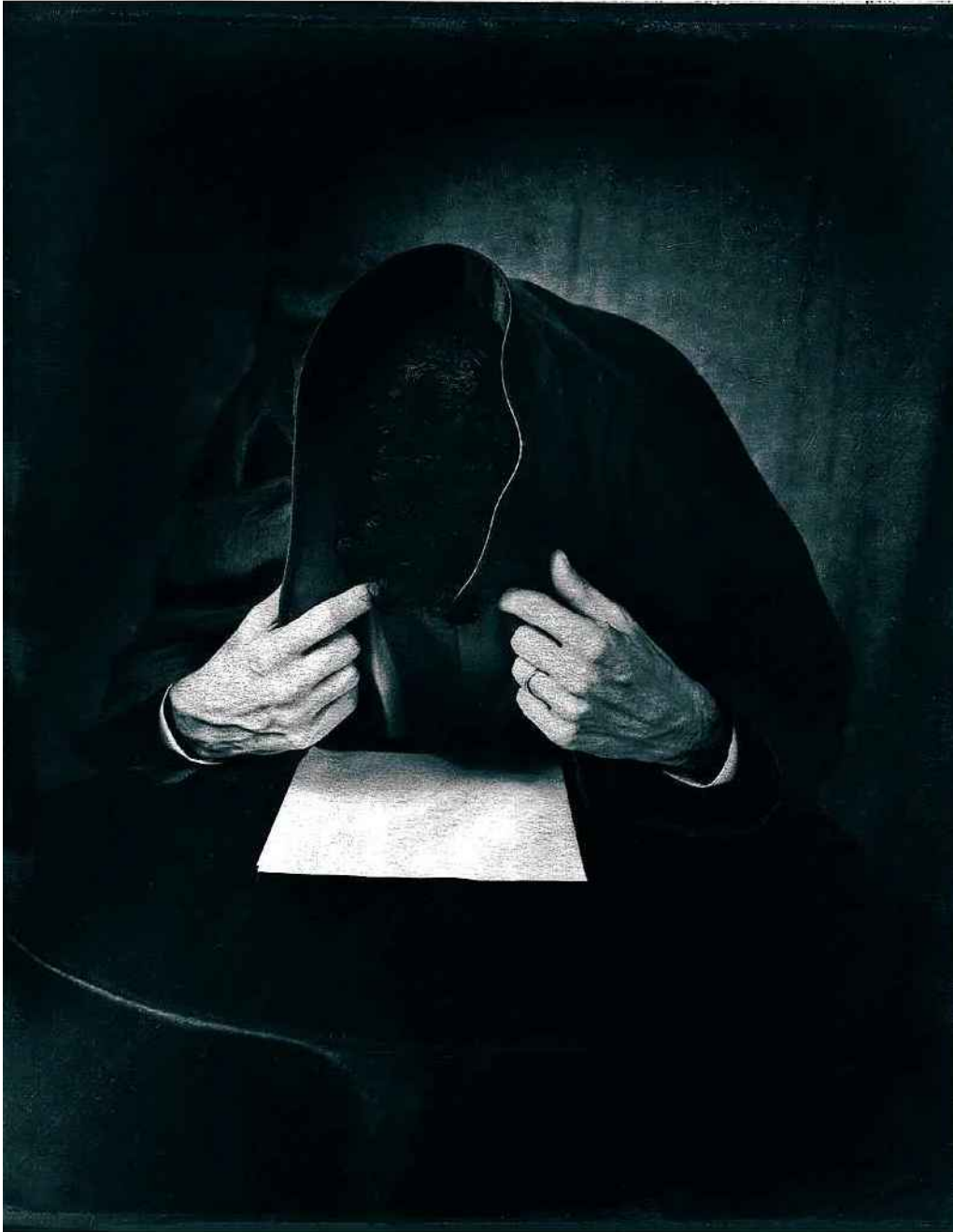
Cette édition consacrée au noir et blanc ne serait pas aussi passionnante sans la découverte de Jean-Michel Fauquet. Ce dernier réussit à recréer, dans une sorte de crypte aux éclairages chauds, un univers étrange à la David Lynch, fait de somptueux tirages à la chambre montrant d'énigmatiques sculptures à base de carton et de tulle, mais aussi des portraits pleins d'un mystère qui n'en finit pas de se

révéler. Une installation mémorielle qu'on n'est pas près d'oublier et que l'on retrouve, superbement imprimée, dans de nombreux livres merveilleux parus chez Filigranes.

Dire enfin les autres pépites : ses géniales poésies philosophiques octroient à Gilbert Garcin l'exposition de sa vie : le documentariste anglais John Davies expose ses paysages sociaux britanniques désertés afin de dénoncer « une économie désormais dissociée de la géographie » et des communautés rurales françaises encore en lien direct avec la terre ; Maryse Cordesse, l'une des fondatrices des Rencontres, donne à voir, via clichés, grands albums et vues stéréoscopiques, l'histoire savoureuse, du temps des Années folles, de Jacques Henri Lartigue avec son premier grand amour, l'effrontée Bibi ; Shelly Verthime nous fait découvrir les touchants trésors monochromes imaginés par le géant de la photo couleur de mode Guy Bourdin, avant qu'il ne se lance dans l'aventure de *Vogue* ; l'association du Méjan dirigée par Jean-Paul Capitani et Françoise Nyssen, à la tête des éditions Actes Sud, fait très fort en accueillant en la chapelle du Méjan, après Sophie Calle l'an dernier, une rétrospective de l'artiste contemporain Giuseppe Penone. Au Magasin électrique, que l'éditeur prévoit d'investir après les travaux, il montre notamment une réjouissante et formidable rétrospective de l'Afro-Américain Gordon Parks, trop peu connu en France (supermonographie chez Actes Sud !), le regard de six photographes, entre social et onirique, sur le mur de séparation visant à isoler toujours plus les Palestiniens (*Keep your Eye on the Wall*, le livre, est paru). Enfin, en partenariat avec la galerie Polka, il présente, excusez du peu, *Labyrinth* et *Monochrom* du Japonais de plus en plus présent en France, Daido Moriyama (dont le « Photo Poche » vient de sortir), deux œuvres spécialement créées en revisitant 10000 images de rue, de guerre, d'arbres, de foetus, d'autoportraits créant d'incroyables associations de sens. Du radical !

MAGALI JAUFFRET

50 expositions jusqu'au 22 septembre dans toute la ville. www.rencontres-arles.com ; catalogue Actes Sud, 560 pages, 46 euros.



Jean-Michel Fauquet/Courtesy of the artist.
p
G
r
i
s
c
c
l
a
f
r
M
R
b
i
r
e
H

Sans titre, de Jean-Michel Fauquet.